

PRIER DANS LA TEMPÊTE

Il y a des jours où notre oraison ressemble beaucoup plus à un combat qu'à un repos en Dieu : notre barque est en pleine tempête. Nous n'avons pas la tête à faire oraison. C'est pourtant le moment où nous devons crier vers Dieu un véritable SOS. Ce ne sera pas une oraison de tout repos, mais elle plaira au Seigneur tout autant que les autres. Peut-être même davantage !

Que faire ? Descendre dans le fond de la barque où le Seigneur nous attend, ne pas Lui en vouloir de ne pas tout de suite faire un miracle en calmant la tempête qui secoue notre embarcation et écouter le message qu'Il va nous donner pour nous consoler. N'ayons pas peur du mot. C'est le mot employé par Paul au début de sa seconde lettre aux Corinthiens : « Béni soit le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toute notre tribulation. » (2 Co 1, 3)

Il faut tout de suite descendre l'escalier en colimaçon jusque dans le fond de la barque et penser à Jésus qui est là et dont la présence aimante est beaucoup plus importante que le problème qui nous bouleverse. Thérèse d'Avila décrit le progrès spirituel comme une marche progressive de l'âme vers la demeure la plus secrète de son château intérieur. Sœur Elisabeth de la Trinité revient souvent sur ce secret de la vie spirituelle, sur la joie de se recueillir dans le fond de son cœur pour s'y replonger dans les Trois qui nous y attendent. Elle écrit par exemple à sa maman : « Offre-Lui tout ce qui blesse ton cœur, confie-lui tout, pense que jour et nuit tu as en ton âme Quelqu'un qui ne te laisse jamais seule ». « Pauvre maman, je comprends ta solitude en ces jours de fête jadis si joyeux, mais si tu savais comme Il veut, Lui, se faire l'Ami, le Confident, comme Il veut remplir ta vie par sa divine présence ». (Œuvres complètes, Lettres 159 et 189, p. 470 et 524)

C'est également le conseil que donnait au XVII^{ème} siècle le frère carme cuisinier Laurent de la Résurrection à tous ceux qui venaient le consulter dans son couvent parisien sur la meilleure manière de progresser dans la vie d'oraison. Il revenait sans cesse sur la nécessité de s'aménager des pauses au cours de la journée, afin de reprendre contact avec l'Hôte de notre âme . « Il n'est pas nécessaire d'être toujours à l'église pour être avec Dieu, disait-il: nous pouvons faire de notre cœur un oratoire dans lequel nous nous retirons de temps en temps pour nous y entretenir avec Lui, doucement, humblement et amoureuxment.»

Nous y retrouverons la paix, non pas celle dont nous rêvons, celle du monde, mais celle que le Seigneur a promis de donner à ses disciples. (Jn 14, 27). Nous vivrons notre oraison dans la paix malgré le combat à mener pour ne pas nous laisser accabler par nos soucis, nos déceptions et nos tentations.

I. LE COMBAT

.Pour ne pas succomber à nos tentations de tristesse, de révolte, voire de désespoir, nous devons utiliser le glaive de la Parole de Dieu (Ep 6, 17). Y chercher les déclarations d'amour que le Seigneur nous y adresse, tous les passages où Il nous assure de son soutien. Seul, ce rappel nous permet de ne pas nous laisser emporter par la violence de nos sentiments de rancune, de tristesse ou de désespoir. Cette méthode n'a donc rien à voir avec la méthode Coué ni avec toutes les techniques où l'on essaye de se persuader qu'on peut s'en sortir tout seul. Ici au contraire, on est en dialogue constant avec Quelqu'un qui est tout proche, dans le fond du cœur :

on L'écoute, on Lui parle et on Lui demande d'agir dans les profondeurs de notre être : « Tout au fond de notre être purifie et transforme ! »

Mais les versets bibliques ne porteront leur fruit que si nous prenons le temps de les *ruminer*. Un cultivateur m'a assuré que pour digérer la touffe d'herbe qu'elles font revenir de leur panse, les vaches la mâchent une soixantaine de fois. Puisse-nous prendre le temps nous aussi de mâcher longuement la Parole de Dieu pour qu'elle porte en nous des fruits de joie !

Une rumination accompagnée d'une humble supplication: "Merci, Seigneur, de me donner la grâce de croire à ces vérités ! Donne-moi d'y croire de plus en plus ! Enracine-les dans ma mémoire, pour que j'y pense encore dans une heure !"

Ce que nous enseigne *la parabole du semeur*. Pour qu'une parole de Dieu produise du fruit, il faut la faire descendre dans la terre profonde de notre cœur, afin qu'elle s'y enracine. Sinon, les moineaux s'empressent de la picorer ; ou bien ses premières pousses sont rapidement étouffées par les ronces de nos passions et de nos soucis. Tel est le combat à mener dans le fond de notre cœur, si nous voulons remporter la victoire.

Quand je suis par exemple obsédé par la banalité de ma vie, par l'impression que je ne fais rien d'intéressant, je m'oblige à repenser à ce que me dit saint Paul : "J'aurais beau parler les langues des hommes et des anges, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'airain qui résonne ou cymbale qui retentit (1 Co 13, 1). Et j'écoute le Seigneur m'assurer qu'Il a du plaisir à me regarder : "Comme la fiancée fait la joie de son fiancé, tu seras la joie de ton Dieu" (Is 62, 5).

Le soir où je suis extrêmement découragé en voyant que mes ennuis se succèdent à un rythme effrayant et que je suis très tenté de dire au Seigneur : "Trop, c'est trop !", je m'oblige à relire les affirmations péremptoires de l'Écriture : "Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui L'aiment " (Rm 8, 28) ou encore : "Dieu ne permet pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces" (1 Co 10, 13).

Quand je me sens seul, que personne n'est là pour me consoler, je m'oblige à me rappeler la promesse du Seigneur : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui Et nous ferons chez lui notre demeure. » (Jn 14, 22)

Quand je suis terriblement en colère contre quelqu'un qui a dit du mal de moi et qui m'empêche de réaliser mes projets apostoliques, je me rappelle le commandement impérieux du Seigneur : « Pardonne jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » (Mt 18, 32) et je le supplie de convertir les cœurs les plus endurcis, celui de mes ennemis... et le mien.

Quand je suis très inquiet au sujet de mon avenir, lorsque j'attends avec impatience une nouvelle qui risque d'être mauvaise, je m'oblige à chanter : « Le Seigneur est mon berger : rien ne saurait manquer où Il me conduit. » (Ps 23). « Décharge ton fardeau sur le Seigneur, Il prendra soin de toi. » (Ps 55, 23)

C'est cela qu'on veut dire quand on parle de *la nécessité de faire passer les paroles de l'Évangile de la tête dans le cœur*. Il ne suffit pas que notre esprit les connaisse ; il faut que notre esprit les rumine au plus profond de lui-même. Cette descente ne se fait pas sans effort, car nous sommes régulièrement tentés d'arrêter la rumination de la Parole de Dieu pour repartir dans celle de nos soucis, de nos échecs, de nos rancunes ou de nos succès. Nous ne devons donc pas nous laisser décourager par nos rechutes car, trop souvent, nous nous surprenons à ressasser de nouveau toutes nos raisons d'être tristes, jaloux, rancuniers ou orgueilleux D'où l'importance

de la « *garde du cœur* », c'est-à-dire de l'habitude de méditer sans cesse au fond de notre cœur les versets bibliques à brandir comme des armes merveilleusement efficaces dès que surgit une nouvelle tentation

Je peux aussi tout simplement reprendre une prière litanique toute simple et la répéter inlassablement comme un SOS lancé vers le Seigneur ou vers Marie : « Seigneur Jésus-Christ, prends pitié de nous, pécheurs », « Sainte Marie, mère de Dieu, prie pour nous pécheurs ».

II. LA PAIX DANS LE COMBAT

Tout en étant le lieu du combat contre nos passions, notre cœur profond est en même temps le lieu où nous expérimentons qu'il est possible de *rester en paix, alors que notre cœur (au sens affectif du mot) est encore ballotté par les vagues de la tempête*. Alors que notre affectivité est agitée par toute une série de sentiments qui l'empêchent de connaître une joie euphorique, notre cœur profond reste en paix.

Cette paix, nous dit saint Paul, est un fruit de l'Esprit-Saint (Ga 5, 22), mais l'Esprit ne produit dans notre cœur ces fruits de paix, de joie et d'amour qu'en y faisant retentir les paroles du Christ, ces paroles qui nous servent de missiles dans notre combat.

Jésus n'a pas dit à ses apôtres : « Oubliez tout ce que je vous ai dit. Pour rester en paix, il vous suffira d'écouter la voix de l'Esprit que je vais vous envoyer. » Il leur a dit : « L'Esprit vous rappellera tout ce que je vous ai dit... Il vous mènera vers la vérité tout entière » (Jn 14, 26 ; 16, 13). L'Esprit-Saint est comme le *souffleur* qui rappelle aux acteurs d'une pièce de théâtre les répliques qu'ils doivent donner sur la scène et qu'ils risquent d'oublier. Il enracine la Parole de Dieu dans notre cœur et nous la fait savourer. Il est comme le jardinier, aurait dit le Curé d'Ars, qui arrose les plantes pour qu'elles produisent de beaux fruits.

L'action de l'Esprit-Saint ne supprime donc pas le rôle essentiel joué par la Parole de Dieu dans la paix promise par le Christ. *C'est pourquoi l'invocation de l'Esprit-Saint n'a jamais remplacé chez les saints la méditation incessante de l'Écriture et la lecture d'auteurs spirituels.*¹ Si les saints font preuve d'une paix merveilleuse en toutes circonstances, c'est qu'ils ont reçu la grâce de croire de tout leur cœur à tous les aspects de la Bonne Nouvelle et qu'ils ont pris le temps de les ruminer.

Il est d'ailleurs remarquable que les deux béatitudes qu'on trouve au début et à la fin des évangiles proclament ce lien fondamental entre la joie et la foi : "Heureuse, toi qui as cru", affirme Elisabeth, en saluant Marie qui vient la visiter » (Lc 1, 45). Et Jésus dit à Thomas huit jours après Pâques, lorsque son apôtre jouit du privilège de pouvoir toucher lui-même les plaies de sa Passion : "Heureux ceux qui croiront sans avoir vu" (Jn 20, 29). La joie chrétienne, celle que saint Paul nous fait un devoir de vivre toujours (Ph 4, 4), la joie dans les profondeurs du cœur, dépend de notre foi.

Mais la foi n'agit pas comme une baguette magique qui pulvériserait en un instant toutes nos épreuves. La mauvaise nouvelle que nous venons de recevoir nous obsède toujours autant, le

¹ La bibliothèque du curé d'Ars comportait plus de trois cents volumes : si les deux tiers lui avaient été légués par l'abbé Balley, il avait acquis l'autre tiers de ses deniers. Il faisait chaque jour sa lecture spirituelle et il ne cessait de relire de gros volumes relatant la vie des saints.

reproche qu'on vient de nous faire nous paraît toujours aussi injuste ; mais nous vivons ces croix en compagnie de Jésus présent dans notre cœur, et qui nous rappelle les *raisons* que nous avons de rester en paix au milieu de ces épreuves. Cette paix, c'est d'ailleurs la sienne, puisque, présent dans notre cœur, Il nous communique quelque chose de sa joie de Ressuscité.

On ne dira donc jamais assez que la foi n'est pas un opium qui anesthésierait nos souffrances ; elle n'est pas non plus une drogue qui doperait notre courage. Le chrétien reste aussi lucide que l'incroyant sur le caractère effroyable de certaines épreuves et il ne se sent pas plus courageux que lui. Mais il puise dans le trésor de sa foi des raisons de rester joyeux "quand même" et de pouvoir dire avec Thérèse et tous les saints : « Tout est grâce ! »

Une joie compatible avec la tristesse, laquelle, n'est pas forcément un péché, puisque Jésus lui-même l'a connue à Gethsémani : « Mon âme est triste à en mourir », a-t-il dit cette nuit-là. C'est pourquoi, les textes liturgiques demandent au diacre de renvoyer l'assemblée en lui souhaitant de s'en aller "dans la paix du Christ", et non pas "dans la joie du Christ", car en français le mot "joie" connote une euphorie qui n'est pas toujours possible. Quand l'Écriture ne cesse de nous inviter à la joie, il s'agit de cette joie profonde du cœur.

Les saints ont tous expérimenté cette coexistence possible entre une très grande *tristesse* au niveau de l'affectivité et une très grande *paix* au niveau du cœur profond. Lorsque la petite Thérèse souffre de savoir que son père vient d'être enfermé le 12 février 1889 dans un asile, elle reste en paix. Pourquoi ? Ayant beaucoup médité le mystère de la Sainte Face qu'elle a inscrit dans son nom un mois plus tôt : " Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face", elle pense que le visage défiguré de son cher papa ressemble à Celui qu'a eu le Fils de Dieu lui-même durant sa Passion : c'est donc finalement un privilège ! L'audace et la logique de la foi ! Aussi peut-elle écrire à sa sœur Céline le 4 avril 1889: « Souffrons en paix !... J'avoue que ce mot de paix me semblait un peu fort mais, l'autre jour, en y réfléchissant, j'ai trouvé le secret de souffrir en paix. Qui dit "paix" ne dit pas "joie" ou du moins joie sentie... Pour souffrir en paix, il suffit de bien vouloir tout ce que Jésus veut ». Réflexion semblable trois semaines plus tard : « Souffrons avec amertume, sans courage !... Jésus a souffert avec tristesse ! Sans tristesse, est-ce que l'âme souffrirait ? Et nous voudrions souffrir généreusement, grandement !... Céline ! Quelle illusion ! »

Marcel Van, disciple fervent de la petite Thérèse, sera fidèle lui aussi toute sa vie à la grâce de lumière qu'il avait reçue à l'âge de douze ans, en la nuit de Noël 1940 : n'avoir plus peur de la souffrance, vivre ses souffrances avec joie, offrir sans cesse son sourire à Jésus pour sa joie. Sa correspondance avec le Père Boucher, son père spirituel, ne cesse de revenir sur cette résolution : « Je suis triste, mais j'accepte cette tristesse avec joie." - "Priez pour que je sache changer la tristesse en joie". (*Correspondances, Saint- Paul/ Les Amis de Van, 2006, p. 256 et 253*)

Le sourire paisible d'une statue gothique

A. Malraux pense que les sculpteurs gothiques ont admirablement réussi à exprimer dans la pierre cette coexistence possible dans un cœur humain d'une très grande souffrance et d'une très grande joie. Les visages qu'ils ont sculptés au portail de nos cathédrales sont des visages marqués par la souffrance, burinés par l'épreuve, souvent ridés, mais tout illuminés par la foi qui les habite. Leurs souffrances, ils les offrent pour le salut du monde. Du coup, ils ne sont pas délivrés de toute souffrance, mais de la douleur atroce de souffrir « pour rien ». Dans une formule elliptique il conclut : « Les plus belles bouches gothiques semblent les cicatrices d'une vie »

A. MALRAUX, *Les voix du silence*, NRF, 1951, p. 215

On pourrait appliquer à ces visages tout empreints de sérénité ce que Bergson dit de la joie :
« Elle annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle a remporté une victoire. »